

par Rachel LUSSIER
 ■ Aussi gavrotes qu'à 30 ans, cabotin sur les bords comme il se plaît lui-même à le dire, la pensée en bataille, la tête aux souvenirs et le cœur en plein dans le présent, volubile et talentueux, réfléchi quand ça lui sourit et rigolard si ça lui chante, artiste peintre désormais bien coté, Normand Hudon, à l'aube de sa soixantaine, caresse son rêve: garder une âme de gamin le plus longtemps possible.

«Je crois l'être toujours resté jusqu'à aujourd'hui. L'enfance a des vertus que l'on devrait s'acharner à conserver. Une façon de regarder les choses et les gens comme ils sont, par exemple.»

Si on l'a surtout connu via le cabaret, notamment à L'ARDOISE, où il partageait avec Mme Hébert, à Eastman, le site du THÉÂTRE DE MARJOLAINE, ou par le petit écran, à la belle époque du direct, de PERISCOPE avec Gérard Delage au célèbre PETIT CAFE, avec Dodo et Jacques Normand, les aînés comme des plus jeunes se souviennent également de ses caricatures dans LA PATRIE, LE PETIT JOURNAL, dans le magazine PERSPECTIVES, les quotidiens LA PRESSE, — qui le premier achètera ses dessins en 1945 — LE DEVOIR, LE JOURNAL DE MONTEAL, pour ne nommer que ceux-là.

Plus près dans le temps, bon nombre de collectionneurs, d'amateurs d'art figuratif, voient en lui l'un des noms sérieux de la peinture québécoise contemporaine.

En fait, Normand Hudon lui-même se considère d'abord comme un artiste du pinceau.

«Je suis venu au monde avec l'amour de l'art pictural et je le quitterai — le plus tard possible, j'espère! — avec ce même amour.»

Depuis près de 10 ans, il a choisi les Cantons de l'Est comme lieu d'inspiration et pour y vivre son quotidien, ce qui a amené les organisateurs du Symposium de peinture de l'Estrie, qui aura lieu la semaine prochaine, à faire de lui le président d'honneur de l'événement.

Vocation naturelle

À trois ans, il savait déjà qu'il voulait être «dessineur!», et le laissait savoir à qui voulait l'entendre.

À 13 ans Hudon, déjà fort d'un

Normand Hudon présidera le Symposium de peinture en Estrie



«Je suis venu au monde avec l'amour de l'art pictural et je le quitterai — le plus tard possible, j'espère! — avec ce même amour», souhaite ardemment Normand Hudon.

petit talent, fils d'une mère d'origine indienne qui voulait mâter la timidité de son rejeton et qui possédait sans doute le sens des affaires, vendait des cartes de Noël qu'il avait réalisées de porte en porte.

«J'en ai gardé à jamais une sainte horreur des escaliers.»

Seulement voilà, il y a aussi gagné une passion qui ne le quittera plus.

À ce jour, la plupart du temps en solitaire, il s'adonne exclusivement à la peinture.

«Normand Hudon, peintre, c'est la complémentarité d'un talent qui n'a cessé de se développer, de grandir, de se forger aussi au feu d'une vie intense, parfois tumultueuse, toujours passionnée», a écrit Roger D. Landry, résumant à merveille ce que l'on ressent au contact du personnage.

«J'ai eu ma part de petits maheurs. Et ma part de grands bonheurs. J'ai fait des conneries, comme tout le monde, mais jus-

qu'à maintenant, les dieux sont pour moi. Je suis content de la route parcourue. Toutefois je cherche encore. Ceux qui trouvent tout le temps m'inquiètent. D'ailleurs, s'il en est des vrais, je demande à les connaître.»

Il ne faut donc pas s'étonner qu'il parle de peinture dans les mêmes... tons.

«C'est un métier aimable, donc justement, comme dans le cas d'un ami, il ne faut pas être désagréable avec lui.»

Continuité

Pour connaître le succès, le mot talent se joute souvent à deux autres: «T»: ténacité. Et travail.

M. Hudon possédait le premier, il s'est fait une ligne de vie des deux autres.

«Je dois admettre que j'ai travaillé fort. Et beaucoup. La paresse a quelque chose de vicieux.

Il faut avoir un idéal.»

Aux trois «T», pour être honnête, dit-il, il tient toutefois à ajouter un «C... pour chance.

«Il y a dans ce pays de grands artistes auxquels la chance n'a jamais souri.»

À 16 ans, il vend ses premiers dessins au journal LA PRESSE pour illustrer des pages frontispices.

«À cet âge, ça impressionne!»

Deux ans plus tard, en 1947, il passe l'examen d'admission à l'École des Beaux-Arts de Montréal où on le classe d'emblée en deuxième année.

Il y restera deux ans, puis, il ira étudier à Paris. Il y rencontrera Picasso comme plus tard, à New York, il fera la connaissance de Dali.

Au Québec, c'est Pellon et les autres.